

Freddy Buache

**LE CINEMA SUISSE
FRANCOPHONE
1976 - 1985**



Revue Belge du Cinéma

Trimestriel - Hiver 1985 - N° 14 - 280 FB - 45 FF

La jacinthe d'eau prolonge le message écologique de **Jean-François Amiguet**, commencé par *Le gaz des champs*. Chez un jardinier respectueux des cycles biologiques, il s'émerveille en constatant que la nature, seule, peut dépolluer ce que les hommes ont souillé : il en tire une leçon valable, par sa clarté pédagogique, pour l'ensemble du post-industrialisme.

Cependant, ces moyens métrages utiles ne l'empêchent pas de conserver le dessein d'aborder une mise en scène dans le domaine du long métrage : ses demandes n'obtiennent pas l'agrément des commissions fédérales d'aide à la production. L'un des scripts, *Alexandre*, auquel Amiguet tenait beaucoup, ayant été renvoyé par trois fois au salon des refusés, le cinéaste ne s'avoue pas vaincu. Ne craignant pas les dettes, il a choisi de prouver la marche en marchant. Entouré de collaborateurs bénévoles (James Mason, habitant au-dessus de Vevey, en fut sans l'ombre d'une hésitation !), donnant à son entreprise l'enthousiasme comme principal capital, prenant des risques, il a préféré, plutôt que de se taire, s'exprimer par le moyen des bouts de ficelle puisqu'on lui retirait le fil de soie d'une subvention d'encouragement. Picasso, notamment, n'avait-il pas montré que l'imagination peut trouver sa liberté de métamorphose en œuvre sans nécessairement s'offrir le marbre ou le bronze : l'esprit compte plus que le matériau qu'il travaille.

Cette attitude impertinente d'Amiguet, d'Anne Gonthier et de leurs amis, ne respecte pas la règle du jeu financier; elle mérite mieux que la sympathie : une vive estime. Toutefois celle-ci, ne manquons pas de le rappeler, serait mal justifiée si le résultat, à son tour, ne sollicitait pas un plaisir en s'affirmant aussi rayonnant que celui dispensé par un film similaire ayant disposé d'un budget cossu. Car si le leur est né dans le dénuelement, il n'est aucunement pauvre. Au contraire, il sait compenser par la gaîté, par l'observation malicieuse, par son charme, ce qui manquait à la banque.

Il narre les aventures de deux jeunes Veveysans qui se rencontrent et vont gambader ensemble dans la région parce que l'un d'eux a reçu d'Ariane une carte postale où l'infidèle annonce qu'elle se repose à la montagne avec un certain Alexandre. Les deux compères se proposent de le découvrir, mais n'y parviendront pas, simplement parce qu'il n'est peut-être qu'un phantasme d'Ariane. Bref! jamais nous ne verrons Alexandre (les deux fins limiers, non plus), ce qui n'empêche pas ce personnage absent d'occuper chaque séquence ou, plus exactement, de polariser le sens du récit. A cause de lui, perturbés, amusés, prêts à tous les étonnements de l'ingénuité jaillissante, Alfred et Antoine s'enchantent d'un rien, du soleil dans la chambre, de la partition posée sur le piano, d'un téléphone qui sonne, d'un téléphone qui ne sonne pas, d'un train qui s'enfonce en reflets dorés dans les vitres de la gare de Martigny, ou de l'art, hérité des grands-mères, de réussir une gelée de coings.

De vagabondages farfelus en conjonctures insolites, de portes ouvertes malgré les clés perdues

jusqu'à la cérémonie du thé, les cocasseries ponctuent un itinéraire qui rappelle, un peu, ceux qu'invente Michel Soutter : c'est un compliment, dans l'ordre du caprice, de la fraîcheur, de l'humour tendre, ou de la jonglerie à la Queneau.

La jacinthe d'eau (1978) Réal. : J.-F. A. Dir. photo : Hans Liechti. Mus. : Michael Mantler. Prod. : J.-F.A. Durée : 27 min. **Alexandre** (1983) Réal. : J.-F. A. Scén. : J.-F. A., Anne Gonthier, Gérard Ruey. Dir. photo : Rainer Klausmann. Int. : Didier Sauvegrain, Michel Voïta, James Mason. Mus. : Gaspard Glaus. Prod. : J.-F. A., Film Video Collectif Lausanne. Durée : 81 min.

*
* * *

Au bord du lac : **Rodde** suit un couple qui doit compter une quinzaine d'années de mariage, malgré le fait, immédiatement perceptible, que les deux conjoints sont mal assortis. Ils vont aller passer la soirée en ville. Le mari, déjà prêt, attend avec une impatience à peine contenue l'épouse qui n'en finit pas d'arranger sa tenue et qui retarde le moment de terminer son maquillage afin de mieux prendre conscience, une fois de plus, des insatisfactions qu'elle remâche, de la distance qui la sépare de cet homme; par ce comportement, en face de lui, sans un mot, elle exprime qu'ils ne partagent rien de commun.

En voiture, ils roulent vers les avenues constellées de néons et se rendent au cinéma. Sur l'écran : un lac de montagne au bord d'un glacier (à Ferpècle) et la violence turbulente de l'eau couleur d'absinthe qui se précipite vers la vallée. Cette vision suffit à la projection de leurs propres conflits intérieurs; ils se matérialisent sur l'image mouvante et trahissent le mutuel désarroi de ces deux êtres assis l'un à côté de l'autre dans la salle obscure.

Insensiblement, l'onirisme envahit le monde, emporte la femme loin de son compagnon qui, prisonnier de son égoïsme, croit à un malaise passager alors que s'accomplit une définitive rupture. Sur un rythme exactement accordé à celui de la piste sonore, le récit glisse entre le non-dit et l'indicible grâce à la magie. Michel Rodde affirme sa dextérité de piègeur d'imaginaire et se donne pour le meilleur poète, dans la filiation de Daniel Schmid, parmi ceux qui se proposent de prendre la relève des pionniers des années 1960-1970.

Sweet reading, librement inspiré de Julio Cortazar, le confirme. Après une séance de signature dans une librairie de Neuchâtel, un écrivain rentre à Genève, en train; il lit un roman d'aventure (dans le genre de *Winnetou*) qui le happe. Le héros court dans la forêt, traverse les voies du chemin de fer, va et vient. Le climat de ses évolutions et quelques détails interfèrent avec l'humeur et les problèmes existentiels du lecteur : de la page parcourue à son illustration un étrange dialogue